



SOURCE D'UN MILLÉNAIRE À L'AUTRE

*Tête de pont* de Roberto Pellegrinuzzi.

## Au bout, le silence

*Le Devoir* poursuit une série de brefs commentaires sur des œuvres d'art public temporairement installées dans divers parcs de la ville de Montréal dans le cadre de l'événement *D'un millénaire à l'autre*. Quatrième de neuf.

BERNARD LAMARCHE  
LE DEVOIR

De toutes les œuvres de la série proposée par le volet extérieur de l'événement *D'un millénaire à l'autre*, la pièce de Roberto Pellegrinuzzi est sans doute celle qui joue le plus sur des registres de l'insolite. Œuvre monumentale, *Tête de pont* évite spécifiquement de s'imposer à l'ancienne manière des monuments, soit de façon autoritaire. La pièce rappelle la vétusté du pont encore bien droit malgré que sa fonction lui ait été retirée. Tel un bruit qui surgit, une immense photographie bloque le passage ferré d'un ancien pont pivotant, le long du canal Lachine. Sur les deux faces du panneau qui reçoit les tirages photographiques, un visage se dresse, quelque peu déconstruit, celui, anonyme, d'un homme. Le large portrait peut être vu à une certaine distance, du pont Wellington et de la piste cyclable avoisinante.

L'image que Pellegrinuzzi a greffée sur le tablier du pont provient de la série *Les Écorchés* qu'il avait précédemment exposée à la galerie de l'UQAM lors du dernier mois de la photo. Pour réaliser ce portrait, le photographe a balayé ce visage en très gros plan, en captant systématiquement, image par image, chacun des détails, grossissant ses moindres traits. Le résultat final consiste en une grille qui

reconstitue par collage ce visage magnifié, avec toutefois des ruptures internes qui nient les rondeurs du faciès, des rondeurs redressées sur la surface du papier photographique. Ainsi ces figures ont-elles l'apparence de masques mortuaires.

Avec leur virage sépia (légèrement jauni) absent de la précédente présentation, les images contrastent dramatiquement avec son environnement d'acier, amplifiant leur présence fantomatique. Du point de vue donné par le pont Wellington, sans doute le meilleur sur cette œuvre difficilement atteignable autrement, les lignes de fuite de la perspective offerte par le pont augmentent l'effet d'écrasement des images. L'équation entre cette image qui ruine les traits du visage et ce vestige d'activités révolues qu'est le pont ferroviaire se fait tant à travers ce thème du délabrement que par les traits plastiques introduits par le cadre architectural. Un croisement terriblement percutant.

L'œuvre permet aussi une entrée supplémentaire au sujet de l'art public, à savoir la réappropriation d'une œuvre par un public qui y laisse sa trace: au moment de visiter le site, *Tête de pont* avait été graffitée. Beau jeu (l'artiste ne sera certainement pas d'accord!): avec des traits bleus donnant du relief à la teinte vieillotte de l'image, l'intervention sacrilège scellait en quelque sorte la bouche du personnage, lui brochant les lèvres, l'enfermant davantage dans un évocateur silence.

